Zeitschrift: Schweizer Kunst = Art suisse = Arte svizzera = Swiss art

Herausgeber: Visarte Schweiz

Band: - (1944)

Heft: 7

Artikel: XXVI : Académie suisse de beaux-arts = XXVII : zu einer schweiz. Kunstakademie

Autor: Crivelli, Aldo / Pisenti, O.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-626366

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La fin des bonnes choses, hélas, arrive toujours trop tôt, et je disais à Ansermet dans le wagon: l'attente du bonheur vaut presque le bonheur lui-même. Tout le monde était d'accord et c'est avec un peu de mélancolie que nous pensions tous aux belles heures qui venaient de s'écouler.

Pour qu'il le dise à tous, je dis à Monsieur Frank Martin un grand merci.

Eugène MARTIN.

XXV A propos d'une académie.

Monsieur,

Je viens de lire dans l'« Art Suisse » No. 5, mai 1944, sous la signature de M. Heinrich Müller, un article intitulé « A propos d'une académie ».

Cet article me paraît donner lieu à quelques remarques que je vous serais reconnaissant de bien vouloir faire parvenir à M. Müller, et d'insérer en toute bonne foi dans l'un de vos prochains numéros, car il serait regrettable que l'idée se propage parmi le public, que notre pays est mal équipé pour donner aux jeunes artistes et artisans l'enseignement dont ils ont besoin.

Dans la première partie de son étude, M. Müller déplore que les jeunes peintres soient obligés d'entrer, avant d'étudier la peinture, dans la classe des arts graphiques. Je n'ai jamais entendu parler d'une telle méthode d'orientation; ce n'est en tous cas pas celle que nous suivons à l'Ecole des beaux-arts et des arts industriels de Genève, et même, quand cela serait, l'exemple de Dürer, de Mantegna, d'Holbein, de Rembrandt, de Degas, etc., grands graveurs et grands peintres, est là pour démentir l'assertion de M. Müller quand il dit que la gravure et la peinture s'opposent l'une à l'autre.

M. Müller paraît ignorer complètement nos méthodes d'enseignement, à l'Ecole des beaux-arts et des arts industriels. S'il s'était adonné à une enquête, il aurait appris que tous nos élèves, avant d'être admis dans un de nos ateliers, suivent pendant une année au moins, une classe préparatoire non spécialisée (ce qu'il appelle dans son projet d'école d'art idéale, une «plaque tournante») où ils apprennent les premières notions du dessin (dans la classe de dessin d'objets), de la couleur (dans la classe de décoration), de dessin de figure et de modelage (dans les classes de figure et de modelage d'éléments naturels).

Ce n'est qu'après cette expérience d'une année que nous leur donnons la possibilité de choisir, sur préavis de notre corps enseignant, la voie artistique ou artisanale qu'ils désirent suivre et pour laquelle ils sont doués.

Dans le second alinéa, M. Müller préconise la création d'une école d'art suisse, sans se douter que cette école existe à Genève, depuis 1732, et qu'elle est la doyenne des écoles professionnelles suisses.

De grands artistes y ont enseigné, citons: Barthélemy Menn, Pierre Pignolat, Hugues Bovy, Ferdinand Hodler, Eugène Gilliard, James Vibert, Alexandre Blanchet.

Comme chacun peut s'en rendre compte en consultant le programme de l'Ecole, les études sont d'une durée de quatre années. A la fin de leurs études, les élèves peuvent obtenir un diplôme cantonal (études artistiques et techniques) ou un certificat fédéral (école d'apprentissage artisanal). Les élèves insuffisamment doués dont parle M. Müller n'ont pas la faculté de se retourner vers les professions artisanales, s'ils sont incapables de suivre les enseignements des Beaux-Arts, mais sont impitoyablement éliminés. Jamais il n'a été dans notre intention de diriger vers l'Ecole des arts industriels les jeunes gens incapables de suivre l'Ecole des beaux-arts, afin qu'ils y trouvent une « mangeoire » (Brotkorb), comme le dit M. Müller. Dans l'Ecole, ils apprendront à fond leur métier, qui est à la base des professions artistiques et artisanales, mais sans aucune arrière-pensée de notre part d'utiliser l'école des arts industriels comme exutoire de l'école des beaux-arts.

L'étude des diverses techniques, comme la peinture, le modelage, la taille de pierre et le moulage pour les beaux-arts, la typographie, la lithographie, la gravure, la photographie pour les arts graphiques, l'émail et la bijouterie pour l'art de la parure, la peinture décorative et le dessin de mobilier pour les ensembliers, est enseignée au sortir de la classe préparatoire, et nos meilleurs artistes et artisans y vouent tous leurs soins.

De plus, M. Müller apprendra avec plaisir que notre Ecole possède les ateliers dont il souhaite la création en Suisse. Ces ateliers grâce à la générosité de notre compatriote Holzer, sont non seulement gratuits, mais les étudiants ayant obtenu leur diplôme peuvent être mis au bénéfice d'une bourse qui leur enlève une bonne partie de leurs soucis financiers.

Cette organisation est encore meilleure que celle rêvée par M. Müller. Nous regrettons qu'avant de publier son étude, il ne se soit pas livré à une enquête plus approfondie sur l'Ecole des beaux-arts et des arts industriels de Genève, laquelle a formé tant d'artistes de la Suisse alémanique, italienne et romande, dont nous sommes fiers de citer le noms ici: F. Hodler, Maurice Barraud, Hans Berger, Alexandre Blanchet, Dessouslavy, Hubacher, Casimir Reymond, L. G. Goerg-Lauresch, M. Poncet, H. Schœllhorn, E. Chambon, H. Theurillat, H. Koenig, E. Vallet, Paul Matthey, G. Darel, A. Holy. E. Beretta, R. Hainard, H. Meylan, M. Sarkissof, Carl Angst, A. Chavaz, von Matt, pour ne citer que quelques noms, et tant d'artisans connus au-delà de nos frontières.

J'invite votre correspondant à venir à Genève se rendre compte de nos enseignements, que nous nous ferons un plaisir de lui expliquer plus à loisir.

Veuillez croire, Monsieur, à l'expression de mes meilleurs sentiments.

Le Doyen de l'Ecole des beaux-arts et des arts industriels.
G. HABERJAHN.

XXVI Académie suisse de beaux-arts.

Chers collègues,

C'est grâce à l'initiative de notre cher président M. Karl Hugin, dont on peut sans exagérer dire qu'il a sacrifié sa peinture pour consacrer la plus grande partie de son temps et de son esprit à notre société, que depuis une année on a vu paraître, dans notre journal, plusieurs articles écrits par de nos membres au sujet de la création d'une académie suisse des beaux-arts.

Je n'ai pas participé à cette intéressante discussion mais je l'ai suivie avec beaucoup d'intérêt, attendant le moment de chercher à en faire une synthèse.

Les avis ont été très partagés quant à la création d'une académie mais en général il ne s'est agi que d'exposés théoriques ou de souvenirs romantiques; il faut vraiment reconnaître que l'on a jusqu'ici discuté d'une école dont personne n'a encore proposé le programme, c'est-à-dire le seul objet qui puisse donner lieu à une discussion constructive.

On a prononcé un jugement sur les écoles existantes et plus encore on a fait le procès d'un mot vide de sens, le mot Académie. Il faut même reconnaître qu'on a fait trop d'académisme à propos d'un projet de création d'une académie.

Ce ne fut cependant pas en vain puisque l'on a pu constater que tous sont bien d'accord sur un point: personne ne désire une académie qui soit la réplique des écoles existantes.

Afin que notre discussion puisse avoir une valeur effective et surtout constructive, il faut tout d'abord déterminer exactement le but précis à atteindre et les moyens d'y parvenir.

L'occasion nous en est donnée par le dépôt au Conseil national du postulat Stirnemann, qui a ainsi porté le problème hors de notre cercle professionnel. C'est maintenant notre réaction que l'on observera et c'est de nous, les premiers intéressés, que l'on attendra une décision.

La constitution fédérale ne s'oppose pas à la création d'une école fédérale des beaux-arts. L'initiative est donc constitutionnellement réalisable, c'est à dire que l'interpellation de M. Stirnemann sera certainement discutée par les chambres fédérales.

Il nous est donc impossible de nous tenir à l'écart. Mais avant tout il est nécessaire de préciser les points ayant donné lieu à beaucoup de confusion et d'académisme.

Une fois catégoriquement exclu le désir de créer une académie qui nous conduirait, par voie naturelle, à l'académisme maudit, j'affirme qu'une école polytechnique des beaux-arts est très utile et très nécessaire; cette nécessité a été fort bien comprise par notre cher président, auquel revient tout le mérite d'avoir ouvert la discussion sur cet important problème.

Personne n'a l'intention d'inventer un « art fédéral » ni de créer des génies scolastiques.

Entre le savoir et le génie il y a un abîme.

Mais le peintre et le sculpteur ne connaissant pas parfaitement leur métier n'auront jamais la possibilité de sortir de la médiocrité.

Et le métier de peintre et de sculpteur, si difficile qu'il soit, long et compliqué à cause des exigences techniques et scientifiques, ne peut aujourd'hui être appris que dans une école parfaitement pourvue de tous les moyens nécessaires.

Une mauvaise littérature romantique a entouré l'art et les artistes d'un empirisme puéril qui peut encore avoir un certain succès dans les livres, mais non pas sur les murs et les toiles. Les conditions essentielles d'un art solide reposent uniquement sur une solide préparation.

Notre patrie est une confédération de trois races ayant chacune son tempérament artistique individuel et une tradition qui lui est propre. Tout cela, et nous le disons bien fort, doit absolument rester intact et scrupuleusement respecté.

A ceux qui accusent une école fédérale des beaux-arts d'aboutir à un nivellement artistique il est facile de répondre, et cela n'est pas un paradoxe, que c'est exactement ce qui se produit aujourd'hui par l'absence même d'une école nationale ayant pour programme le maintien jaloux de nos trois différents caractères.

On peut constater dans nos expositions que le peintre romand, le peintre suisse alémanique, le peintre tessinois peignent tous trois de la même manière, celle de l'école parisienne, si tous trois ont séjourné à Paris. Voilà le vrai péril: arriver chez nous à un nivellement artistique que l'on nommerait « art fédéral » mais serait en réalité seulement école étrangère.

Une autre conception est celle du génie. Vous serez bien d'accord avec moi quand je dis que les génies ne vont pas à l'école mais qu'ils les forment.

Voilà la preuve la meilleure et la plus probante que les écoles sont indispensables; nous disons cela pour ceux qui croient encore que l'artiste doit nécessairement être autodidacte et que tout enseignement est contraire à son développement.

Ceux qui voient dans chaque apprenti un génie sont souvent les premiers à vénérer et à imiter les grands maîtres de l'art moderne.

Un génie et même un artiste médiocre ne saurait naître de la méconnaissance du métier et de l'art; et si par hasard il y a des exceptions, nous ne devons pas être assez naïfs pour en faire des règles.

Le but de l'école doit donc être une meilleure préparation de l'élève, qui lui donnera une base solide lui permettant un plus consciencieux et plus grand développement autodidactique.

Celui qui n'a pas la force d'aller au delà de l'enseignement reçu serait, malgré l'école, resté une nullité parce que dans tous les domaines, l'excellence ne peut être acquise que par l'intelligence.

La préparation et l'étude ne peuvent créer le génie, mais si un élève a vraiment les qualités d'un génie, le *savoir* lui donnera plus de puissance.

Notre métier est un noble métier, mais cependant un métier qu'il faut apprendre par un long apprentissage.

Un sculpteur qui ne saurait tailler la pierre ne sera toujours qu'un modeleur.

Un peintre qui ne connaîtrait pas le métier de la fresque ne pourra jamais travailler sur un mur.

Et nous, chers collègues, qui avons durement appris notre métier par l'incertitude, la désillusion, le sacrifice de beaucoup de notre temps et souvent même de nos meilleures années, nous devrions être les tout premiers à déplorer l'inexistence d'une école qui nous aurait donné, sans dissiper nos forces, un métier solide et sûr mis au service de notre art, tandis qu'à présent l'art est trop souvent mis au service du métier.

Après ce que je viens de dire, nous pouvons nous demander comment faire pour réaliser tout cela et surtout quelle assurance nous aurons qu'une école à créer saura éviter les erreurs traditionnelles.

Le moment n'est pas encore venu d'établir un programme définitif mais il nous est déjà possible de déterminer les directives générales qui nous laisseront voir tout ce qu'il faudra introduire de moderne dans l'enseignement artistique.

Il ne saurait aujourd'hui être renoncé à la chimie, la radiographie, la photographie, le cinématographie et à tout ce que la technique nous offre de plus utile.

L'industrie des couleurs est tellement développée et perfectionnée que l'artiste moderne est forcé d'accepter, aveuglément, ce qui lui est offert sur le marché, parce que ses forces et ses connaissances en chimie ne lui permettent pas de faire des analyses; il ne peut s'appuyer sur la pratique qu'après bien des années de déprimantes expériences personnelles.

La chimie moderne est aujourd'hui à même de falsifier même les terres naturelles et le peintre est ainsi trompé sur leur solidité, en particulier quand il doit faire de la fresque.

Seule une école pourvue de laboratoires d'analyses et de recherches, libérée de toute préoccupation commerciale, pourra conduire l'artiste à l'une des plus fondamentales conditions de son art: la connaissance du matériel.

Le développement de la photographie, bien qu'il ait apporté un certain danger et beaucoup de crainte dans le domaine de l'art, a en tous cas établi une discrimination nécessaire pour l'interprétation de la notion de l'art. On a reconnu que la seule imitation habile de la nature n'est pas encore de l'art, mais de la mécanique d'un œil bien entraîné, que l'ont peut facilement remplacer, avec plus d'exactitude et de rapidité, par l'appareil photo- ou cinématographique.

C'est pourquoi la classique copie d'un plâtre n'a plus aucune valeur didactique pour la formation artistique d'un élève. L'étude anatomique qui n'était autre chose qu'une aride énumération de muscles et d'os, faite sur un cadavre disséqué ou sur un squelette lié avec des ficelles, doit être développée au maximum en utilisant toutes les ressources offertes par la radiographie, qui nous permet d'étudier l'anatomie sur l'être vivant, la seule qui puisse avoir de l'intérêt pour l'artiste.

L'académie devra donner à l'artiste une connaissance parfaite de son métier, tout en restant en dehors de la formation de son style, moyen d'expression qu'il doit lui-même acquérir par son propre génie et son expérience.

Pour atteindre ces buts, il est nécessaires que les maîtres soient des techniciens de l'art et que le programme d'enseignement soit conçu selon la nécessité reconnue de ne jamais imposer à l'élève aucun style déterminé. On y parviendra par les moyens suivants:

par une exposition permanente d'art moderne des meilleurs artistes vivants, suisses et étrangers,

en invitant les meilleurs artistes, suisses ou étrangers, à venir pour quelques temps travailler pour leur propre compte dans des ateliers construits pour eux, afin que les élèves puissent apprendre à les connaître et les voir à l'oeuvre.

Une école ainsi faite sera un très intéressant rendez-vous de toutes les tendances artistiques et non pas le point de diffusion de l'académisme de ses maîtres.

Ce qui précède suffira, je l'espère, à définir ce qu'on attend d'une nouvelle académie, qui serait créée d'après l'expérience de l'art moderne et avec des buts tout à fait détachés du passé.

Chers collègues, je souhaite que notre société puisse maintenant passer de la discussion à la pratique et qu'elle puisse agir dans l'intérêt de notre profession et surtout pour le bien de notre patrie.

Aldo CRIVELLI, peintre, Minusio.

XXVII

Zu einer schweiz. Kunstakademie.

Verehrte Kollegen!

Durch Ansporn und Verdienst unseres werten Präsidenten, des Malers Herrn Karl Hügin, dessen enorme Arbeit, (seine Kunst opfernd) zugunsten unseres Vereins ich gut zu schätzen weiss, werden seit mehr als einem Jahre in unserer Zeitschrift die Artikel veröffentlicht, in welchen viele von uns das Problem der Eidgenössischen Akademie schöner Künste erörtern.

Da ich den interessanten Diskussionen aufmerksam gefolgt bin, sei es mir gestattet, zu versuchen, die Aufgabe zusammenzufassen.

Verschieden waren die Meinungen, ja die Urteile, für oder gegen die Gründung einer Akademie, aber im allgemeinen handelt es sich um theoretische Exibitionen oder romantische Erinnerungen. Und wenn wir aufrichtig sein wollen, müssen wir zugeben, dass wir über ein Subjekt (Schule) diskutiert haben, dessen Programm noch fehlt, sodass es unmöglich ist, eine objektive und konkrete Kritik zu machen.

Man hat die gegenwärtigen Schulen beurteilt, und das leere Wort « *Akademie* » prozessiert. Also, geben wir es zu: man hat zu viel « *akademisiert* » über die projektierte Gründung einer Akademie.

Die Diskussion ist aber damit nicht vergebens verlaufen, weil man wahrnehmen konnte, dass wir alle über einen Punkt einverstanden sind, und zwar: niemand wünscht die neue Schule als Kopie der gegenwärtigen.

Und um unseren Debatten einen praktischen und konstruktiven Wert geben zu können, muss man mit aller Genauigkeit feststellen, was wir erreichen wollen und wieviele Möglichkeiten es gibt, um unser Projekt mit Erfolg zu Ende zu bringen.

Die Gelegenheit ist da.

Herr Nationalrat Stirnemann hat mit seinen Postulat, das Problem ausserhalb unseres Kreises vor den Nationalrat gebracht und jetzt wird man auf unsere Reaktion schauen und von uns eine gewisse Stellungsnahme erwarten.

Die schweizerische Verfassung gestattet die Gründung einer eidgenössischen Schule der schönen Künste, und da unser Vorhaben

konstitutionell ist, wird die Interpellation der Herrn Nationalrates Stirnemann vor der Kammer diskutiert werden.

Wir dürfen also nicht mehr abseits bleiben. Und, vor allem, müsste man die Einfälle bekämpfen, welche der Ursprung vieler Verwirrung und Akademismus waren.

Schliessen wir also bestimmt aus, eine Akademie zu gründen, welche aus eigenem Prozess die Gefahr laufen würde, die Mutter eines zu verwerfenden Akademismus zu werden, und ich darf aber behaupten, dass eine *Hochschule* der schönen Künste sehr nötig ist. Und diese Not wurde auch von unserem verehrten Präsidenten gefühlt, welcher den Verdienst hat, das Problem vorgestellt zu haben.

Niemand will eine « eidgenössische Kunst » erfinden, weder skolastische Genies fabrizieren.

Zwischen « *Können* » und « *Genialität* » besteht eine unausfüllbare Trennung. Aber der Maler und der Bildhauer welche ihr Handwerk nicht sachkundig beherrschen, dürfen nicht hoffen « *jemand* » werden zu können.

Dieses Handwerk ist heute durch die wissenschaftlichen und technischen Ansprüche noch komplizierter als je, und diese Ansprüche können nur durch eine dazu geschaffene Schule erfüllt werden.

Eine schlechte romantische Literatur hat die Kunst und die Künstler mit dem Nimbus eines kindischen Empirismus umgeben, welcher nur noch in den Büchern Glück haben kann, doch nicht auf Mauern und Leinwand.

Nur aus einer gründlichen Vorbereitung kann eine seriöse Kunst gedeihen.

Die drei Rassen der Schweiz haben eigene künstlerische Temperamente und eigene innere Tradition. Das alles, sagen wir es laut, muss vollständig unversehrt bleiben und peinlich respektiert werden. Denjenigen, welche der Meinung sind, dass eine eidgenössische Schule schöner Künste zu einer stilistischen Nivellierung führen kann, können wir ruhig antworten, (und es ist kein Paradox) dass die Nivellierung der künstlerischen Produktion schon eine Tatsache ist, weil uns eine nationale Schule fehlt, welche sich programmmässig damit beschäftigt, die drei verschiedenen Sensibilitäten eifersüchtig zu schützen und zu erhalten.

Wenn man unsere Ausstellungen genau beobachtet, merkt man, dass der welsche Maler, der Deutschschweizer und der Tessiner alle drei gleich malen, zum Beispiel nach der « Pariser Schule », wenn alle drei in Paris studiert haben.

Darum ist das die wahre Gefahr: hier zu Hause eine Nivellierung zu haben, die ohne weiteres « *eidgenössische Kunst* » werden würde, aber schliesslich « *ausländische Schule* » ist.

Eine andere sehr romantische Meinung ist die der « *Genialität* ».

Man wird mit mir übereinstimmen, dass die « Genies » nicht in die Schule gehen, sondern sie machen Schule und lehren.

Es ist der beste und klarste Beweis, dass die Schulen nötig sind; und das sei gesagt für diejenigen, welche noch der falschen Meinung Glauben schenken, dass der Künstler autodidaktisch sein muss und dass irgend eine Lehre schadend auf ihn wirken würde.

Diejenigen, welche in jedem Anfänger ein Genie erspähen, sind aber oft die Ersten, welche gewisse Kolosse der modernen Künste verehren und nachahmen.

Aus der Unerfahrenheit kann kein Genie, nicht einmal ein mittelmässiger Künstler hervorspriessen und, wenn es auch Ausnahmen gibt, müssen wir nicht so naiv sein und daraus eine Regel bilden.

Man muss also das Werk der Schule verstehen als eine bessere Vorbereitung für den Schüler, sodass er eine solide und starke Basis bekommen kann, welche ihm eine gewissenhaftere und grössere autodidaktische Entwicklung gestattet.

Wer nicht fähig war, über die Belehrung zu gehen, wäre auch trotz der Schule eine Nullität geblieben; weil, sich auszeichnen zu können, eine pure Frage der Intelligenz ist.

Die Vorbereitung und das Studium gebären nicht das Genie, aber wenn einer in sich die Keime der Genialität trägt, kann er durch die Schule sein « Können » vermehren und seine Macht bekräftigen.

Unser Beruf ist ein Handwerk; nobler, aber immerhin ein Handwerk das man durch eine lange und geduldige Lehre lernt.

Ein Bildhauer der den Stein nicht behauen kann wird ein Modellierender bleiben.

Einem Maler der nicht die Kunst kennt auf Mauern zu malen, bleibt die männliche und starke Freskomalerei versagt.

Und wir, werte Kollegen, wir haben unser Handwerk durch Ungewissheiten, Enttäuschungen und Zeitverschwendung gelernt, und wir bereuen das Fehlen einer Schule, welche uns das sichere Handwerk zu Diensten unserer Kunst gegeben hätte! Aber heute kommt es leider allzu oft vor, dass die Kunst zu Diensten des Handwerkes ist.

Nach diesen Voraussetzungen können wir uns fragen, wie es möglich wäre eine Schule zu gründen, welche die traditionellen Fehler vermeiden könnte.

Es ist noch verfrüht ein kompletes Programm aufzustellen, dennoch könnte man schon die allgemeinen Richtlinien bestimmen, welche der modernen Zeit angepasst werden müssen. Heute zum Beispiel, kann man nicht mehr auf Chemie, Radiographie, Photographie und Kinematographie und auf all das, was uns die Technik bietet, verzichtern.

Die Farbenindustrie ist so entwickelt und verbessert, dass der Künstler blindlings annehmen muss, was er auf dem Markte findet, weil ihm seine Kräfte und seine Kenntnisse nicht gestatten, Analysen zu machen. Und auf die Praktik kann er sich nur nach Jahren persönlicher Enttäuschungen stützen.

Die moderne Chemie verfälscht sogar die natürlichen Erden und der Maler wird über deren Widerstandskraft getäuscht, besonders wenn er Freskomalereien ausführt.

Nur eine Schule mit Laboratorien für Analysen und Versuchen, fern von jeglichen kaufmännischen Interessen, wird für den Künstler einen sicheren Weg sein.

Durch diesen wird er zu einem wesentlichen Gebiet seiner Kunst geführt: Kenntnis des Materials.

Die Entwicklung der Photographie hat gewisse Nachteile und viel Angst auf das Gebiet der Kunst gebracht; aber sie hat auch eine unleugbare und gesunde Aufklärung des « künstlerischen Begriffes » gestattet. Man hat nämlich bewiesen, dass die blosse Imitation der Natur keine Kunst ist, sondern mechanische Mnemonik des gut geübten Auges, welche aber rascher und mit grösster Genauigkeit von der Kamera, in Weiss-Schwarz oder Farbig, ersetzt werden kann.

Aus diesem Grunde hat die « klassische » Gipskopie jede didaktische Bedeutung für die Bildung des Schülers verloren.

Das anatomische Studium an einem zerfleischten Leichnam oder an einem mit Schnüren zusammengebundenen Skelett gemacht, ist schliesslich ein trockenes Verzeichnis von Muskeln und Knochen. Es muss sich jetzt entwickeln und man muss alle Möglichkeiten ausnützen, welche uns die Radiographie bietet, sodass man die Anatomie auf dem Lebenden studieren kann; und diese Anatomie ist die einzige, welche ein wahres Interesse für den Künstler bildet.

Die Akademie muss dem Künstler die perfekte Kenntnis seines Handwerkes geben, ohne irgend einen Zwang in der Formation seines Styls auszuüben. Nach diesem Ziele muss er selber durch seine Intelligenz und Erfahrung streben.

Um zu diesen Zwecken zu gelangen, ist es nötig, dass die Lehrer Techniker der Kunst sind, und dass das Unterrichtsprogramm nach der anerkannten Notwendigkeit vorbereitet wird, den Schüler in keiner Weise stylistisch zu beeinflussen.

Das könnte man leicht mit folgenden Mitteln erreichen:

indem man neben der Schule und mit dieser verbunden, eine permanente moderne Ausstellung der besten lebenden Schweizer-Künstler und eventuell auch ausländischen durchführt;

indem man unsere besten Künstler und auch die ausländischen, für einige Zeit einladet, sich in dazu speziell gebauten Studios der Schule ihrer Arbeit zu widmen, sodass den Schülern die Möglichkeit gegeben werden kann, sie kennen zu lernen und sie an der Arbeit zu sehen.

Eine solche Schule dürfte ein fruchtbares Zentrum für die Zusammenkunft aller Richtlinien, und nicht ein Punkt der Diffusion eines Styls des lehrenden Meisters, sein.

Ich hoffe, dass diese kurze Vorstellung genügen dürfte, den bildenden Begriff einer neuen Schule der schönen Künste aufzuklären, welche nach den modernen Erfahrungen aufzubauen ist, mit dem, von jeglicher Reminiscenz der Vergangenheit ausgeräumten Vorhaben.

Verehrte Kollegen,

ich gestatte mir den Wunsch zu äussern, dass unsere Gesellschaft jetzt auf die praktische Diskussion übergehen und handeln wird für das Interesse unseres Berufes und vor allem für das teure Gut unserer lieben Heimat.

Aldo CRIVELLI, Maler, Minusio.

(Aus dem italienischen übersetzt von O. Pisenti, arch.)